FÊTE AU VILLAGE

I

Sous un ciel parsemé d'étoiles, la colline était plongée dans l'obscurité. Le chant des grillons avait remplacé les stridulations des cigales. Le goudron de la petite route qui conduit au village renvoyait la chaleur emmagasinée dans la journée. L'été s'était installé d'un coup, brutalement, du jour au lendemain. La semaine précédente, le temps était encore médiocre, gris et pluvieux, les températures basses pour la saison, au point de douter qu'on était au mois de juillet. Et puis brusquement, la canicule s'était abattue sur la région, soleil de plomb et chaleur écrasante, pour la plus grande joie des vacanciers et des vendeurs de glaces et boissons fraîches.

Dans le noir, l'homme suivit la petite route jusqu'à la bordure du plateau. Si on ne voulait pas se faire remarquer, et c'était le cas, la clarté lunaire était suffisante pour voir où on mettait les pieds. À la limite du plateau, des escaliers conduisent jusqu'au vieux village. Arrivé là, l'homme aperçut des lumières, et entendit des bribes de musique apportées par une brise légère : c'était la fête au village. Il resserra les pans de sa veste et descendit les premières marches.

Arrivé sur la place qui entoure la salle des fêtes, il se faufila

au milieu des danseurs et se dirigea vers la buvette. Au passage, il fit un petit signe à la personne avec laquelle il avait rendez-vous, qui lui répondit par un clignement des yeux.

Au comptoir, il commanda une première bière.

Aucun des deux ne se doutait que, cette nuit, sa vie allait basculer.

Des guirlandes d'ampoules multicolores étaient suspendues de part et d'autre de la route qui monte sur la place de la fontaine, ainsi que sur celle qui entoure la salle des fêtes. De loin, le village avait des allures de crèche en plein mois de juillet.

La fête annuelle durait trois jours, du vendredi au dimanche. Elle ne ressemblait à aucune de celles qu'on peut voir alentour. Elle avait un petit côté intime. Ici, pas de manèges, pas de baraques à chichis et autres confiseries, mais des animations organisées par les villageois durant la journée et, chaque soir, un repas pour clore en beauté les festivités.

Le repas du samedi soir était de loin le plus important. À cette occasion, les tables alignées le long de la salle des fêtes étaient recouvertes de nappes blanches, un orchestre avec musiciens et chanteurs remplaçait le DJ sur la scène près de la buvette, et le repas, servi par les bénévoles, se voulait des plus raffinés. Presque tous les habitants étaient là, jeunes et vieux, nouveaux et anciens. Plus de cent personnes à servir.

Marianne se laissa tomber sur sa chaise :

— Je n'en peux plus, je rends mon tablier !

Josie, son amie, s'écroula à côté d'elle.

— Il faut que tu résistes jusqu'à demain soir. On a encore les grillades à organiser. Vivement que je puisse retirer ces chaussures : j'ai les pieds tellement gonflés que je ne peux plus

marcher.

— Quelle idée de mettre des talons hauts pour faire le service ! Depuis le temps qu'on s'occupe du repas de la fête, tu devrais savoir que ce n'est pas le bon jour pour faire des effets de toilette. Quant aux grillades de demain soir, on aura certainement plus d'aide, n'est-ce pas ?

Marianne se pencha en avant pour attirer l'attention de Vincent, assis en face d'elle, plongé dans la contemplation de la jeune et jolie chanteuse vêtue d'une courte robe pailletée. Elle éleva la voix pour couvrir la musique :

— N'est-ce pas que ces messieurs ont le gêne « grillades », alors que nous n'avons que celui « service » ? Sans compter que demain, le DJ sur scène ne retiendra pas toute leur attention.

Vincent la regarda et prit son air charmeur, celui qui la faisait fondre à chaque fois.

— Que disais-tu, ma chérie ? On n'entend rien avec cette musique.

— Et encore, nous avons la table la plus éloignée de l'orchestre, grogna Josie. Les gens aux premières places vont râler que c'était trop fort. Je suis sûre que, demain, on va avoir la liste de doléances.

— Si la musique les gêne, ils ne tarderont pas à aller se coucher.

— Et nous aussi, renchérit Vincent.

Il se pencha et sortit une bouteille de champagne d'un sac caché sous la table :

— Bien, je crois qu'auparavant nous avons des choses à fêter, ce soir !

— Quoi donc ? demanda Josie

Marianne et Vincent échangèrent un regard complice :

— Pour commencer, nous avons décidé de vivre ensemble, Marianne et moi. Je vais emménager chez elle dès que j’aurais libéré mon appartement.

Josie haussa les épaules :

— Tu es chez elle la plupart du temps, cela ne changera rien à la situation !

— Marianne ne voulait pas que je m’installe officiellement avec elle. Elle voulait être sûre de ne pas être déçue et malheureuse encore une fois. Ça y est, la période d’essai est enfin terminée !

— Sept ans et quelques jours, bel essai à transformer ! sourit Marianne. Ce qu’on voudrait fêter surtout, c’est que Sara vient de réussir sa licence. Elle a décidé de présenter le concours de professeur des écoles.

— Tu dois être heureuse qu’elle se soit enfin décidée. Il y a trois mois, elle n’avait aucune idée de ce qu’elle ferait ensuite.

— Je te jure que je ne l’ai pas influencée. Mais je suis soulagée qu’elle n’ait pas choisi de continuer la formation dans laquelle elle est : il n’y a pas de débouchés. Et puis, si un jour elle a des enfants, elle aura le même rythme qu’eux, les mêmes vacances. Et ça, ce n’est pas négligeable.

— On voudrait aussi fêter la réussite de Léa au baccalauréat. Il ne faudrait pas l’oublier, ajouta Vincent.

— Je ne l’oublie pas. Mais il faut bien avouer que pour elle, c’était une formalité. Avec les bulletins qu’elle avait, le contraire aurait été étonnant.

Josie embrassa son amie et fit un clin d’œil à Vincent :

— Eh bien, félicitations ! Avec tout ce qu’il y a à arroser, ce n’est pas une bouteille que tu aurais dû apporter, mais deux !

— Ne t’inquiète pas, j’ai de la réserve.

Tout en parlant, Vincent avait débouché la bouteille et rempli les verres. Il en tendit un à Éric qui n'avait pas dit un mot durant tout le repas, se contentant de fixer la scène et la piste de danse attenante.

— Tiens, mon vieux. Dis donc, c'est ton voyage de demain qui te stresse ? Ce n'est pourtant pas la première fois que tu vas en Guyane !

Éric esquissa un sourire.

— Je suis désolé. Je crains de ne pas être un bon compagnon, ce soir. Je pars pour six mois, et j'ai tant de choses à penser que cela me prend la tête.

— Six mois ? s'exclama Marianne. J'en connais une qui ne va jamais tenir aussi longtemps !

Josie se serra contre Éric et sourit :

— J'ai déjà prévu d'aller y passer quelques jours au début de l'hiver.

— Je me disais aussi... Dommage que je travaille, sinon, je t'aurais volontiers accompagnée.

— Je sais que tu ne peux pas t'absenter aussi longtemps que moi, mais si tu veux venir nous rejoindre quelques jours, cela nous fera plaisir.

— Malheureusement, je ne peux pas abandonner les filles, soupira Marianne.

— Ni moi, ajouta Vincent. Que deviendrais-je sans toi ?

Il déposa un baiser sur sa bouche et leva son verre en sa direction.

— À nous, ma chérie. À tes filles. Et aux grands découvreurs du monde nouveau.

Éric sourit enfin.

— Je crois que la partie que je vais explorer est découverte

depuis longtemps. Mais c'est vrai, il y a des endroits encore si sauvages lorsqu'on s'approche de l'Amazone, qu'on ne peut s'empêcher de penser aux explorateurs portugais ou espagnols et à tout ce qu'ils ont dû endurer.

Il avala son verre et repoussa sa chaise.

— Je suis désolé de vous abandonner, mais je crois que je vais rentrer. Je prends l'avion très tôt demain matin, et je dois vérifier encore si tout est prêt.

Il donna une poignée de mains à Vincent, lui tapa sur l'épaule, serra un bref instant Marianne dans ses bras et s'en alla à grands pas. Surprise, Marianne se tourna vers Josie :

— Tu ne pars pas avec lui ?

— Je ne vais pas te laisser toute seule terminer la soirée !

— Je ne suis pas seule, Vincent et les filles m'aideront. Vasy, c'est votre dernière soirée ensemble, profitez-en.

— Merci, tu es un amour. Je me sauve. Souviens-toi que je l'emmène à l'aéroport de Marignane, demain. Je ne serai pas là de bonne heure.

— Ne t'inquiète pas. J'espère bien faire un peu la grasse matinée.

— Je te rejoindrai pour l'apéritif du maire, sur la place de la fontaine.

Josie récupéra ses chaussures qu'elle avait jetées sous la table, et, pieds nus, s'engagea dans la montée pavée qui conduit au-dessus du village. Marianne la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la nuit, puis reporta son attention sur l'orchestre et la piste de danse. Maintenant, il ne restait plus qu'à attendre que les gens rentrent chez eux et que la fête se termine.

II

Les pieds dans le vide, assise sur le mur de soutènement de la route qui descend jusqu'à la buvette, Léa observait les gens qui se trémoussaient sur la piste de danse. Depuis que le repas s'était achevé, elle jetait sans cesse des regards en direction de l'horloge du clocher, attendant avec impatience le moment de rentrer à la maison. Ses copines étaient déjà rentrées chez elles et elle les enviait : elles n'avaient rien en commun avec tous ces jeunes qui, devant elles, ondulaient sans même tenir compte du rythme de la musique. Ce qui n'était pas étonnant, à cette heure de la nuit, après toutes les bières et autres substances ingurgitées.

Léa soupira : la danse, l'alcool, ce n'était pas son truc.

« Toi, rien n'est ton truc ! lui répétait sans cesse Sara. Regardez-vous dans un miroir, tes copines et toi : on dirait des extraterrestres. Quand est-ce que tu seras normale ? »

Léa haussa les épaules. Avec Sara, elles avaient des notions tout à fait différentes de la normalité. Pour sa sœur aînée, c'était danser, rire, chanter, sortir, avoir une multitude de copains. Pour elle, c'était tout l'inverse. Deux amies et ses livres suffisaient à son bonheur !

L'orchestre attaqua un rock. Tout le monde s'écarta pour laisser la place à Sara et Benjamin. Il faut dire qu'ils étaient les champions en la matière : dix ans qu'ils prenaient des cours ensemble et qu'ils remportaient des concours. Dix ans que Benjamin était en adoration devant Sara, et qu'elle le menait par le bout du nez.

Pauvre Benjamin. Il ne méritait pas ça. C'était un garçon calme, sérieux, travailleur. Un été, il avait peiné dans les champs

durant deux mois pour offrir à Sara une superbe bague et lui prouver ainsi son amour éternel. Elle avait accepté la bague, mais n'avait pas changé son comportement pour autant. Odieuse avec lui la plupart du temps. Et qui était la confidente de Benjamin lors des périodes de crise ? Elle, Léa, la petite sœur.

Derrière ses lunettes de myope, elle les observa effectuer leur impeccable prestation. Dans ces moments-là, leur entente était parfaite, un instant magique le temps d'une danse. Mais la magie retomba aussitôt le morceau terminé. Sara retourna au milieu d'un groupe de jeunes, en majorité des garçons qui n'étaient pas du village.

Benjamin vint la rejoindre sur le mur. Il semblait furieux :

— Tu ne sais pas la dernière ? Elle vient de me rendre ma bague.

— Ce n'est pas la première fois qu'elle fait ça. Tu la connais, tu sais comment elle est, lorsqu'elle a bu. Demain, elle cherchera partout où elle a pu la mettre !

— Cette fois, c'est différent. Elle n'avait pas l'air de plaisanter, lorsqu'elle me l'a rendue. Tout ça parce que, entre autres, je lui faisais remarquer qu'elle se donnait en spectacle devant les gens du village.

— Sara aime qu'on la remarque, tu le sais bien.

— De là à rester collée à ce mec ! Je ne suis pas jaloux, mais je n'ai pas envie que les gens fassent des réflexions.

Mâchoires serrées, il fixait Sara qui dansait un slow langoureux avec un jeune chevelu et barbu. Léa posa sa main sur son bras, mais il ne lui jeta même pas un regard. Elle retira sa main en soupirant. Elle ne comprenait vraiment pas sa sœur. Si elle, elle avait eu la chance qu'un garçon comme lui tombe amoureux d'elle, jamais elle ne l'aurait

laissé partir. Il avait tout pour lui : intelligent, sportif, brun aux yeux bleus, un charme fou lorsqu'il souriait, faisant apparaître une petite fossette sur sa joue droite. Même en colère, il était craquant.

— Comme je ne voulais pas la reprendre, elle l'a filée à ce type, en lui disant qu'il pourrait peut-être en tirer un bon prix. Je l'aurais tuée !

— Comment vas-tu faire pour qu'il te la rende ?

— Il me l'a donnée, discrètement, au bar. Il m'a dit qu'il se débrouillerait autrement avec ta sœur pour récupérer ce qu'elle lui devait. Elle doit de l'argent à ce type ?

— Je n'en sais rien, je ne l'avais jamais vu avant ce soir.

— Tiens, je te la donne.

Interloquée, Léa regarda le diamant qui brillait au creux de la main de Benjamin. Elle se sentit rougir et s'écarta légèrement. Benjamin se tourna vers elle et sembla remarquer son trouble. Il remit le bijou dans sa poche :

— Tu as raison, ce n'est pas à toi de la lui rendre. C'est à moi de le faire, et de lui rappeler ses engagements.

Léa l'observa s'immiscer dans le groupe qui entourait Sara. D'où elle se trouvait, elle ne pouvait entendre les échanges, mais elle sentit la tension monter. Tout le monde dut ressentir la même chose, puisque le garde du village, qui surveillait depuis la buvette, s'approcha à son tour. D'un coup, la tension retomba, et Benjamin, pâle et la mâchoire crispée, lui jeta en passant derrière elle :

— Je rentre !

III

Allongée dans l'herbe, Sara regardait les étoiles. Il faisait encore chaud, mais elle frissonna. Elle adorait cet endroit, et ce soir, elle venait lui dire adieu.

À deux heures du matin, l'orchestre avait mis fin à sa prestation. Prétendant un mal de tête soudain, elle avait déclaré à sa mère qu'elle allait se coucher. Léa l'avait regardée d'un drôle d'air, mais elle n'avait pas fait de remarques. Sa mère l'avait serrée contre elle pour lui souhaiter bonne nuit. Elle s'était dégagee rapidement, pressée de rentrer. Elle avait encore des choses à faire.

Arrivée à la maison, elle avait pris une douche rapide pour se rafraîchir et s'éclaircir les idées. Puis elle avait troqué sa petite robe d'été contre un tee-shirt et un jean, avait fermé sa chambre à clef et en était ressortie par la fenêtre. Elle avait repoussé les volets pour cacher la fenêtre restée ouverte, et s'était enfuie dans la colline.

Elle avait grimpé un bon kilomètre dans la clarté lunaire, éclairant de temps en temps le sentier avec son téléphone portable. Enfin, elle avait rejoint son pré.

Il y avait des tas d'endroits jolis et agréables, dans la colline. Celui-ci était son préféré. En pente douce, dans un petit vallon, il était abrité du mistral souvent froid, suffisamment herbu pour qu'on ait envie de s'y étendre, et assez éloigné de toute habitation pour qu'on puisse y faire la fête sans avoir de plaintes des voisins. Combien de soirées ils avaient organisées là, sa bande de copains et elle ! Si on grimpait encore un petit peu, on avait la vue sur tous les villages alentour, sur

Carpentras et les dentelles de Montmirail, et même, par temps clair, on voyait se dessiner les villes le long de la vallée du Rhône.

Mais ce soir, les lumières des villages en contrebas ne l'intéressaient pas. Elle était venue s'imprégner de sensations, d'odeurs, pour mieux leur dire au revoir, ou adieu. C'était décidé depuis longtemps, maintenant : elle allait partir. Avec un peu de nostalgie, peut-être, mais aucun regret. Le papillon qu'elle était avait terminé sa mutation. Jusqu'à ce jour, ses ailes étaient encore humides, empêtrées. Mais aujourd'hui, elles s'étaient déployées, immenses, multicolores. Elle allait découvrir le monde.

Personne n'était au courant de sa décision. À part Lui, bien sûr.

Elle ferma les yeux. Lorsqu'elle pensait à Lui, tout son être frissonnait de plaisir.

À plusieurs reprises, il avait tenté de la convaincre que tout cela était un peu précipité, qu'elle ne devait pas renoncer à tout pour lui. Mais renoncer à quoi ? Des études qui ne la satisfaisaient pas, des amis qu'elle trouvait immatures, une sœur avec laquelle elle ne partageait rien, un père qui les avait abandonnées alors qu'elles étaient enfants ? Un petit ami officiel qui lui collait à la peau depuis l'enfance ? Longtemps, elle avait trouvé des avantages à l'image que renvoyait leur petit couple idyllique. Elle était sûre que lui aussi y avait trouvé son compte ! Et puis, il était agréable d'avoir un chevalier servant toujours disponible.

Mais les choses avaient changé. Ce soir, elle avait été brutale : il le fallait, puisqu'il ne voulait pas comprendre.

Seule sa mère lui posait un léger, très léger, cas de conscience. Du coup, elle préférait ne pas approfondir : sa

mère l'adorait, elle serait forcément capable de sacrifier une partie de son bonheur pour partager le sien.

Elle fixa les étoiles, cherchant la constellation de Cassiopée. C'est Lui qui lui avait appris à la trouver. Elle avait serré ses doigts, et lui avait murmuré :

— Chaque fois que je la verrai, je penserai à toi. Tu feras pareil ?

Il avait ri et l'avait embrassée.

— Je pense à toi tout le temps. Mais je te promets que ce sera plus fort lorsque je verrai Cassiopée !

Elle soupira d'aise. Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi romantique. Les quelques fois où elle avait pu passer un week-end avec lui, elle s'était sentie comblée. Même si ce n'était pas l'idéal : alors qu'elle rêvait d'étaler leur relation à la face du monde, il tenait à la garder secrète. Il l'obligeait à être discrète. Depuis quelque temps, il espaçait leurs rendez-vous, en lui disant qu'il fallait redoubler de prudence. Cela la perturbait tellement qu'elle avait décidé de prendre les choses en main.

Elle fit défiler les messages sur son téléphone portable. Elle avait promis de les effacer, mais elle ne l'avait pas fait : elle en avait conservé quelques-uns, qu'elle relisait dans les moments de doute, de spleen. Les doigts au-dessus des touches, elle hésita un moment : elle mourait d'envie de l'appeler. Mais à trois heures du matin, ce n'était peut-être pas une bonne idée. Elle pianota rapidement un petit texto. Pour cela aussi, il lui avait demandé d'être prudente. Si elle ne voulait pas que son entourage soit au courant de leur liaison, il ne fallait pas faire n'importe quoi.

Elle sourit et haussa les épaules : aujourd'hui, cela n'avait

plus d'importance. Très bientôt, tout le monde serait au courant. Le regard perdu dans les étoiles, elle tenta d'imaginer son avenir, *leur* avenir. Elle ferma les yeux, perdant la notion du temps.

Soudain, le craquement d'une branche la fit sursauter. Elle se redressa, braqua son téléphone comme une lampe torche dans la direction d'où venait le bruit, et écarquilla les yeux :

— C'est toi ?

IV

Comme chaque dimanche matin, Paul ouvrit la porte de sa cuisine et sortit sur la terrasse faire quelques exercices d'échauffement. Il observa le ciel sans nuages, inspira profondément deux ou trois fois. C'était le bon moment pour aller courir. D'ici deux heures, la température aurait grimpé en flèche, mais il serait rentré.

Paul réprima un bâillement. Il n'avait pas assez dormi, cette nuit. Il avait le sommeil léger, et la musique de la fête l'avait tenu éveillé jusqu'à deux heures du matin. Il aurait pu annuler sa course, ou ne la faire que ce soir, à la tombée de la nuit, mais il n'en était pas question. Chaque dimanche matin, quelles que soient les circonstances, il courait deux heures dans la colline. C'était devenu une drogue.

Il siffla Garance, sa chienne, qui déboula immédiatement : pour elle aussi, le jogging du dimanche matin faisait partie d'un rituel. Il attacha non sans mal la laisse à l'animal qui ne

tenait plus en place et partit en petites foulées.

À cette heure matinale, le village dormait encore et aucun bruit de voiture ne troublait la quiétude de ce matin d'été. Garance à ses côtés, Paul trottina un moment sur l'asphalte, puis s'engagea dans un des nombreux sentiers de randonnée qui traversaient la colline. Sans ralentir, il détacha la laisse de la chienne qui partit comme une flèche pour revenir immédiatement dans ses jambes. Elle parcourait deux fois plus de chemin que lui. Ce n'était pas étonnant qu'elle passe ensuite sa journée à dormir.

Paul ralentit le rythme. Certaines parties des sentiers étaient si escarpées qu'il fallait doser savamment les efforts fournis pour ne pas se retrouver obligé de marcher. Pendant un long moment, il se concentra sur sa respiration, calant son souffle sur ses foulées. La chaleur commençait à se faire sentir. Heureusement qu'une grande partie du chemin était ombragée. Ce qui était un inconvénient l'hiver, car la gelée blanche ne fondait pas, et le sentier était glissant. Mais en cette saison, c'était un avantage non négligeable.

Soudain, il réalisa qu'il n'avait plus vu Garance depuis un bon moment. Il attendit d'avoir atteint le sommet de la combe, et d'avoir retrouvé suffisamment de souffle en trottinant sur le chemin devenu plat, pour la siffler. Habituellement, elle revenait immédiatement, mais là, rien. Il sentit un peu d'inquiétude affleurer. Pourvu qu'elle ne soit pas tombée dans une crevasse, il y en avait pas mal dans ce coin. S'arrêtant de courir, il siffla encore et tendit l'oreille. Il lui sembla l'entendre gémir au loin. Franchement inquiet, il sortit du sentier pour se diriger vers les gémissements. Il traversa un pan de garrigue, gravit un petit raidillon, et se retrouva sur une plateforme

herbue. Au fond, près d'un bosquet de chênes kermès, couchée dans l'herbe, Garance gémissait. Paul l'imagina la patte brisée dans un piège à renards, et se mit à courir dans sa direction.

La première chose qu'il vit fut une chaussure. Avec un pied à l'intérieur. Puis, il réalisa qu'il y avait là, allongée sur le sol, une jeune fille. Et qu'elle était morte.

V

Marianne n'était pas une grosse dormeuse. Lorsque, à sept heures et demie, elle ouvrit les yeux, elle sut qu'elle ne se rendormirait pas. Impossible de faire la grasse matinée. Elle avait dormi quatre heures et demie, et il serait difficile d'être efficace toute la journée. Heureusement, elle pourrait faire la sieste, et elle se promit de se coucher tôt chaque soir de la semaine suivante.

Elle se leva sans bruit, laissant Vincent ronfler comme un bienheureux au fond du lit. Elle passa à la salle de bains, enfila un short et un tee-shirt et se rendit à la cuisine. Le plus discrètement possible, afin de ne pas réveiller la maisonnée, elle se prépara un grand bol de thé et s'installa sur la terrasse, un livre de jeux à la main. Pour elle, c'était le meilleur moment de sa journée. Prendre tranquillement son petit déjeuner, au milieu des lauriers roses, en remplissant une grille de mots croisés, était un de ces moments privilégiés qu'elle appréciait par-dessus tout. Un moment rien que pour elle ! Dès que la maisonnée s'activait, le charme était rompu, et elle reprenait

son rôle de mère et compagne dévouée.

Elle attaquait sa deuxième grille de mots croisés lorsque Léa apparut sur la terrasse. Vêtue d'un long tee-shirt qui lui servait de chemise de nuit, les cheveux ébouriffés, elle avait encore un air enfantin qui disparut dès qu'elle chaussa ses lunettes de vue. Elle fit une bise sur la joue de sa mère, et s'assit à côté d'elle.

— Tu as fait du café ? Je crois qu'il va m'en falloir un litre !

— Pourquoi t'es-tu levée si tôt ?

— J'ai eu trop chaud, et j'ai fait plein de cauchemars.

— Tu as beaucoup bu, hier soir ?

— Non, Maman. Je n'ai pas beaucoup bu ! Si j'ai eu chaud, c'est qu'il a fait chaud. Par contre, je ne sais pas pourquoi j'ai fait des mauvais rêves.

Marianne se leva de sa chaise et la serra dans ses bras :

— Je ne te reproche rien, ma petite chérie. Je vais te servir du café, et je t'apporte des brioches. Je les ai préparées hier, elles sont excellentes.

Marianne s'activait dans la cuisine lorsque Léa apparut dans l'encadrement de la porte. Elle avait l'air inquiet :

— Maman, il y a les gendarmes au portail.

rienne soupira. C'était aussi traditionnel que la fête du village. Des mauvais coups ent plainte pour tout un tas de choses, avec une prédilection pour les nuisances sonores. Comme la mairie était fermée en ce dimanche matin, c'était chez Josie que les gendarmes venaient faire état des plaintes. Le chef étant une de ses relations, Josie avait fait pour se faire offrir un café. Josie devait être à l'aéroport, aussi, ils s'étaient retrouvés !

Marianne appuya sur le bouton d'ouverture du portail et sortit deux tasses supplémentaires. Quand les gendarmes sortirent de leur voiture, elle vit tout de suite qu'il s'agissait de la chose de plus important qu'une simple histoire de tapage nocturne. Le chef avait l'air épuisé, et la gendarmette qui l'accompagnait se tortillait, les yeux baissés sur son téléphone qu'elle triturait dans ses mains.

Nous avons une mauvaise nouvelle. Je crois qu'il vaudrait mieux vous asseoir.

Marianne écarquilla les yeux sans bouger. Le gendarme poursuivit :

Un de vos voisins vient de retrouver le corps d'une jeune fille dans les bois. Il y avait une chance que ce soit votre fille.

Marianne les fixa, interloquée, sans comprendre. Sans regarder Léa, cachée derrière elle, elle dit :

Va réveiller ta sœur.

Le gendarme disparut. Marianne sourit d'un air crispé aux gendarmes et ajouta :

Je suis sûre qu'il s'agit d'une erreur.

Je vous en prie, asseyez-vous, dit le chef. Nous sommes sincèrement désolés, mais nous sommes sûrs d'une erreur. Votre voisin l'a identifiée formellement.

Maman, Sara n'est pas dans sa chambre.

Marianne devint livide. Elle regarda tour à tour Léa et les gendarmes, et s'écroula.